

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

D'ÉTRANGES
HAUTEURS

LAURENT SEYER

D'ÉTRANGES
HAUTEURS



© Finitude, 2022.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0647-6

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

à Florence
à Philippe, Jacqueline et Michèle
à Joëlle

« Juxtapose à la fatalité la
résistance à la fatalité. Tu con-
naîtras d'étranges hauteurs. »

René Char,
Le Poème pulvérisé

« Il faut demeurer fidèle
jusqu'à la fin à cette foi et à
cette espérance, à cette pro-
messe qui n'est pas limitée à
ce monde. »

François Mauriac,
Bloc-notes

1

Le Saut-du-Moine

NUIT DU 19 AU 20 JUILLET 1944

Je vais les réveiller un par un, renouvelant pour eux le rituel par lequel ma mère m'arrachait au sommeil, les matins d'école. Assise sur le bord du lit, elle posait délicatement une main sur mon épaule, sans imprimer de pression, sans peser, laissait l'épiderme des doigts diffuser sa chaleur à travers le coton du pyjama, inclinait le buste pour approcher sa bouche tout près de mon oreille, puis murmurait mon prénom et le répétait doucement jusqu'à ce

que j'ouvre les yeux. À mon tour, je vais me pencher sur chacun de ces visages hirsutes, barbouillés de rêves grandioses, des soucis de l'aujourd'hui et de l'humus de la forêt, et je vais prononcer à mi-voix les noms qu'ils se sont choisis pour la vie clandestine.

Il est presque minuit. Je commence par Denolle, couché juste à côté de moi. Voilà une semaine que nous a rejoints ce moineau de la ville, paraissant trois ans de moins que les dix-huit qu'il revendique, et Pelletier m'a demandé de veiller sur lui, non que sa loyauté inspire le moindre doute, mais ses traits juvéniles font craindre une fragilité de l'âme dont on ne sait si elle

résistera aux épreuves qui nous attendent.

– Denolle !

Il se tourne dans un grommellement, déplaçant une bouffée d'air où se mêlent odeur de champignons humides et fumet de cendre froide, fragrance sauvage qui ne nous quitte plus depuis que nous avons gagné les bois. Le gamin dort toujours, alors je secoue légèrement son bras.

– Denolle !

Il ouvre un œil et, dès qu'il me reconnaît, se redresse brusquement et chuchote :

– Bonjour, Surville !

– Lève-toi... et mange.

Le grand adolescent est sur ses

pieds avant que j'aie eu le temps de me relever. Un vrai élastique. Il sait pourquoi je l'ai réveillé.

– Branchu !

– Présent, Sergent !

– Lève-toi... et mange.

Ce montagnard trapu doit avoir plus de quarante ans, j'en ai vingt-trois. Je lui ai déjà dit plusieurs fois de ne pas m'appeler « Sergent », moi qui n'ai même pas fait mon service militaire, mais quand je lui répète que je n'ai aucun grade, Branchu me regarde fixement sans rien dire, puis il recommence à me donner du « Sergent » à la première occasion. Paysan taiseux, il fait partie de notre groupe depuis son origine. Quand nous avons pris le maquis à la mi-

mai, le chef lui a demandé de rester quelque temps dans la vallée pour organiser notre ravitaillement, en sollicitant les fermes avoisinantes. En quelques jours, il mit en place un système de rotation entre plusieurs exploitations et s'assura qu'elles reçoivent toutes un reçu en bonne et due forme attestant leur contribution, ce qui permit de préserver de bonnes relations avec ces bienfaiteurs plus ou moins volontaires. Aucun d'entre nous ne serait parvenu à un tel résultat en si peu de temps. Depuis, Branchu nous a rejoints pour participer aux combats, qui se sont intensifiés après le débarquement en Normandie.

Je me dirige ensuite vers Zan-

chetta, Messaoud et Sicard, et répète avec chacun le même cérémonial. Malgré l'agitation des préparatifs qui emplit peu à peu le dortoir, aucun d'entre eux n'ouvre les yeux avant d'avoir senti la chaleur de ma main sur son bras et entendu ma voix détacher distinctement les syllabes de son nom.

Nous appartenons à la section Pelletier du secteur 1 des Forces Françaises de l'Intérieur en Isère. Hier, nous avons quitté le chalet d'alpage où nous campions, sur les premières hauteurs du massif de Belledonne, dans le cirque naturel qui enserme le lac Achard. Je m'étais habitué à ce logis sommaire, fait d'une pièce unique sans aucun amé-

nagement, mais dont les murs de pierre coiffés d'une toiture en lauze nous furent un précieux abri quand, la nuit venue, la froidure de l'altitude venait picoter nos corps grillés tout le jour par le soleil d'été. Nous sommes descendus, en fin de journée, prendre position dans une maison amie à l'entrée de Rioupéroux, village typique dont les vallées alpines sont constellées, encaissé entre les flancs boisés de la montagne naissante, étalé sur les rives de la Romanche et adossé à une usine hydroélectrique faisant vivre les foyers de la commune. Nous y avons retrouvé les hommes du Groupe Franc Robert, venus renforcer nos effectifs pour le coup

de main. Pelletier les a salués chaleureusement et s'est presque enflammé en louant ce bel exemple de coopération entre différentes composantes de la Résistance, dont certains en haut lieu feraient bien, selon lui, de s'inspirer.

J'ai l'impression d'être chez moi dans cette vallée humide et boisée, au pied des Alpes, et pourtant je ne connais la région que depuis quelques mois. Au moment de la déclaration de guerre, je vivais avec mes parents dont je suis l'unique enfant, à Foug en Meurthe-et-Moselle, ma ville natale. À dix-huit ans, j'étais trop jeune pour être mobilisé, mais après l'annexion de l'Al-